

Le livre haïtien en diaspora : problèmes et perspectives

Max Manigat

Volume 13, Number 2, août 1980

La littérature haïtienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500519ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500519ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manigat, M. (1980). Le livre haïtien en diaspora : problèmes et perspectives. *Études littéraires*, 13(2), 335–345. <https://doi.org/10.7202/500519ar>

LE LIVRE HAÏTIEN EN DIASPORA : PROBLÈMES ET PERSPECTIVES

max manigat

Il s'avère de plus en plus que le centre de la production littéraire et scientifique haïtienne valable s'est déplacé de l'intérieur vers l'extérieur (voir Tableau n° 1). Quelles en sont les raisons ?

Georges Anglade nous apprend que la population haïtienne en 1975 approchait les 6 millions d'habitants, dont « une diaspora de 1 million d'émigrés et de descendants d'émigrés » (Anglade 1977, p. 53). Ce phénomène qui va en s'exacerbant ces derniers temps est le résultat d'une situation politique et sociale si bien connue qu'il serait superflu d'en faire état, ici. L'émigration haïtienne qui fait la une des journaux, ces jours-ci, les « boat-people » de la Floride, est plutôt récente. Composée en majeure partie de paysans et de prolétaires des villes côtières d'Haïti, elle prive le pays d'hommes et de femmes décidés à combattre pour la survie mais qui ont opté pour la fuite en avant. Partir n'est plus « mourir un peu »... c'est vivre...

Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans les années 1960, la première vague d'émigration majeure comprenait surtout des intellectuels, des professionnels et des techniciens¹. Des 300 000 Haïtiens vivant en Amérique du Nord, plus du quart a atteint un niveau de scolarisation dépassant le cycle primaire. Contraste frappant avec la réalité nationale où le pourcentage est de beaucoup inférieur. Ajouter à ceci que des milliers de diplômés haïtiens fuyant la répression ont dû chercher du travail hors du pays. On en arrive à une situation où la majorité des Haïtiens de quelque valeur, dans n'importe quel domaine, mais surtout dans le domaine littéraire, vivent, ou ont vécu les années terribles du duvaliérisme, en dehors du pays. Qu'il s'agisse de J.S. Alexis, de R. Dépestre, de F. Fouché, d'A. Phelps, de L.F. Manigat, de R. Dorsinville, de F.M. Leroy, de J.F. Brierre, la règle demeure inchangée : le silence ou l'exil. Tous ils ont choisi l'exil, et dans le cas de Jacques S. Alexis le retour à la tête d'un commando et la mort.

Voici donc un pays qui n'a jamais brillé par le nombre de ses producteurs littéraires saigné à blanc par le départ de ses filles et de ses fils les plus doués fuyant l'intolérable condition décrite par le poète :

**Ô mon Pays si triste est la saison
Qu'il est venu le temps de se parler par signes**

**(Anthony Phelps,
Mon pays que voici, p. 34)**

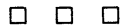
Installés à l'extérieur : États-Unis, Canada, France, Belgique, Mexique, Venezuela, Puerto-Rico, Sénégal, etc., ils demeurent des poètes, essayistes, politicologues, romanciers haïtiens loin de la terre natale. Pour qui écrivent-ils ? Comment arrivent-ils à se faire publier ? Qui lit leurs œuvres ? Quel est leur rayonnement international ? Voilà des questions auxquelles cet article prétend apporter des réponses.

□ □ □

Pour qui écrivent-ils ? Ici, deux soucis constants : rester Haïtien et se faire entendre du monde. Des aînés aux plus jeunes, soit qu'ils chantent leur pays et ses souffrances soit qu'ils dénoncent les fossoyeurs de la patrie ou entonnent l'hymne au soleil nouveau, quelle que soit la nationalité que les circonstances les ont forcés à accepter, et quelle que soit la langue qu'ils empruntent pour écrire, Haïti demeure toile de fond et préoccupation première. Obligés, quelques fois, d'adapter l'expression nationale aux impératifs de la diffusion sur le marché international, ils s'escriment à « galliciser » certains haïtianismes. C'est ainsi qu'on rencontrera sous la plume de J.S. Alexis « télégueule » au lieu du mot créole « télédiòl ». Mais un retour en force au plus pur haïtianisme s'amorce, actuellement, avec Gérard Étienne dans *Le Nègre crucifié, Un Ambassadeur macoute à Montréal*, et même René Dépestre dans *Le Mât de cocagne*. La présence de milliers d'Haïtiens vivant en diaspora rend la compréhension de ces haïtianismes facile pour qui s'intéresse vraiment à la littérature nationale d'Haïti. Certains travaux comme celui de Tatiana Pérova² et l'opuscule d'Antoine G. Petit³ contribuent à faire mieux connaître ce maître écrivain haïtien qu'est Jacques Roumain.

J'avançais tout à l'heure que la préoccupation première de l'écrivain haïtien en diaspora était de rester collé à son pays natal. Il le désire si fort que la forme, la langue, le sujet de ses œuvres en témoignent avec éloquence. Même quand Roger Dorsinville écrit son expérience africaine, il le fait en « nèg d'Ayiti » avec la verve et le talent qu'on retrouve dans son *Toussaint-Louverture. Diacoute 2* et *Kasamansa* de Félix Morisseau-Leroy se veulent des chants d'Afrique-Guinée qui n'ont jamais cessé d'être haïtiens tant est intime cette *confusion* qui permet aux vibrations de la partie de secouer le tout.

Mais ce besoin, je dirais viscéral, de parler en Haïtien « conséquent » n'empêche nullement nos écrivains, nos publicistes, nos politicologues de se faire entendre de leurs milieux d'accueil. Utilisant de plus en plus la langue du pays-hôte, ils écrivent, maintenant, directement en espagnol ou en anglais quitte à se faire traduire à l'intention du public haïtien. Atteindre la communauté internationale et parler aux siens, tels sont, à mon sens, les buts visés par les écrivains haïtiens de la diaspora.



Comment arriver à se faire publier pour atteindre ces buts ? Question épineuse hier au pays, aujourd'hui à l'extérieur. Venant d'un milieu où les maisons d'édition dignes de ce nom n'existaient pas jusque dans les années 1970, les écrivains haïtiens ont toujours eu l'expérience de la publication à compte d'auteur. À part les grands noms de la littérature haïtienne : Roumain, Alexis, Dépestre, Dorsinville, Marie Chauvet, L.F. Manigat, A. Phelps et quelques autres, l'édition internationale n'a jamais choyé l'écrivain haïtien. On le comprend bien.

L'émigration d'une notable partie de l'intellectualité haïtienne commencée dans les années 60 allait changer ces données. Nombreux seront les écrivains haïtiens à voir leurs manuscrits acceptés par des maisons d'éditions du Canada, de Cuba, des États-Unis, de France, du Mexique et du Sénégal. Les publications à compte d'auteur continuent mais se font de plus en plus rares avec l'augmentation drastique du coût de production du livre. Au cours de ces dix dernières

années (1971–1979) on peut parler de maisons d'édition étrangères se spécialisant dans le livre haïtien. Il s'agit au Canada des *Éditions Leméac* (une quinzaine de titres), des *Éditions Naaman* (une vingtaine de titres), des *Presses de l'Université du Québec*, des *Presses de l'Université de Montréal*. À Cuba, de *Casa de las Americas* (une dizaine de titres). En France, de *Présence Africaine* (une dizaine de titres), de *L'Harmattan* (une dizaine de titres). Au Mexique, de *Siglo XXI* et de *l'U.N.A.M.* Au Sénégal, des *Nouvelles Éditions Africaines*, dont le directeur littéraire est M. Roger Dorsinville. Aux États-Unis la liste est longue de maisons d'éditions qui publient les travaux de «scholars» américains sur Haïti. Les adresses de la plupart de ces maisons d'édition sont fournies en annexe.

Par ailleurs, des Haïtiens en Amérique du Nord ont fait plusieurs tentatives dans le domaine de l'édition. Avec plus ou moins de succès. La plus ancienne maison d'édition haïtienne à l'extérieur, *Nouvelle Optique*, dirigée par M. Herard Jadotte, tient le coup depuis près de dix ans malgré des difficultés de toutes sortes. Elle a déjà publié une vingtaine de titres. *Connaissance d'Haïti* (New York) qui groupait des intellectuels et artistes haïtiens vivant aux États-Unis et au Canada n'a pas fait long feu. Cette société anonyme a dû être liquidée après publication de quatre brochures. Depuis 1973, le groupe *Collectif Paroles* s'est lancé avec succès dans l'édition. Il a déjà publié cinq titres dont l'un *1946–1976 : Trente ans de pouvoir noir en Haïti* peut être considéré comme un «best-seller». La première édition est épuisée et une réédition est à l'étude. À noter que ce livre n'a jamais pu se vendre en Haïti.

Devant tenir compte des impératifs du marché, du nombre restreint de lecteurs haïtiens, des considérations budgétaires qui rendent d'onéreuses campagnes publicitaires impossibles, de la difficulté d'introduire le livre haïtien sur les marchés africain, caraïbe, français et latino-américain, même ces maisons d'édition spécialisées dans le livre haïtien adoptent une attitude de prudence bien compréhensible. Où trouver des débouchés pour le livre haïtien publié à l'extérieur tant que durera la «triste saison» ?

Du million ou presque d'Haïtiens vivant à l'extérieur très peu lisent le français, langue dans laquelle les 90% des livres haïtiens sont publiés. La population haïtienne du Canada concentrée au Québec atteint les 20 000 (P. Dejean, 1978, p. 68). Le niveau d'études de cette population dépasse la moyenne nationale. C'est, donc, au Canada que devraient se vendre la plus grande quantité de livres haïtiens. Les amis canadiens des Haïtiens, les chercheurs s'intéressant à la littérature haïtienne et au « cas haïtien » devraient aussi faire augmenter le nombre de lecteurs et d'acheteurs potentiels du livre haïtien eu égard à la communauté de langue. En est-il ainsi ?

Les renseignements dont je dispose sont très approximatifs. Je sais que mes amis de *Collectifs Paroles* arrivent à placer par le système dit de « vente militante » cinq cents exemplaires, de la main à la main, de leurs meilleures publications. Une centaine d'autres est vendue dans les librairies de Montréal (voir liste en annexe).

Par contre, il n'existe aucune collection importante d'ouvrages haïtiens dans les bibliothèques publiques ou universitaires de Montréal. Pas à ma connaissance, du moins. Le *Bureau de la C.C.H.M.* possède, jusqu'à plus ample informé, la meilleure bibliothèque haïtienne de Montréal. Le *Mouvement Fraternité Haïti-Québec* a entrepris, ces temps derniers, de monter un centre haïtien de documentation (voir adresses en annexe).

La situation à New York est plus compliquée. Si les 22 500 Haïtiens du Canada (1977) sont réputés francophones ou « francophonisables », le quart de million de compatriotes vivant dans ce qu'il est convenu d'appeler la « grande aire métropolitaine » englobant, outre les cinq « boroughs » de New York, les communautés de Nyack, Spring Valley dans l'État de N.Y., et celles de Newark, Jersey City, East Orange dans l'État du New Jersey, sont loin de l'être. Ici, aussi, le niveau des études de l'ensemble de ces populations dépasse la moyenne générale au pays. Mais combien d'individus de ce quart de million peuvent lire et comprendre un livre écrit en français ? Hasarderais-je un pourcentage variant entre 10 et 20% ? Cela donnerait déjà le chiffre « impressionnant » de 25 000 lecteurs au minimum. De quoi révolutionner le marché du livre haïtien.

La réalité est moins rose. Il se vend entre 500 et 750 exemplaires d'un « best-seller » haïtien à New York. Les meilleurs exemples en sont : *Ainsi parla l'oncle*, 3^e édition, de J.P. Mars, *Radiographie d'une dictature* de G. Pierre-Charles, *Trente ans de pouvoir noir* édité par Collectif Paroles et *Les Ombres d'une politique néfaste* de J.J.P. Audain. Pourquoi ? À part la cherté du livre haïtien (voir Tableau n° 2) due en grande partie à l'insignifiance du tirage (2 000 exemplaires en moyenne), le poids des traditions joue un rôle important dans les couches moyennes de la population haïtienne de New York et de ses environs. La lecture, surtout la lecture sérieuse, n'a jamais été le passe-temps favori de l'Haïtien moyen. Les jeux de dames, de « bézig » et de dominos qui durent de longues heures, la télévision qui fait partie intégrante de la nouvelle vie new yorkaise, et les matches de football du dimanche, en été, passent avant la lecture. Beaucoup de nos compatriotes limitent leurs contacts avec la chose écrite à l'achat du *Daily News*. Passer à la librairie pour choisir un livre, fréquenter une bibliothèque s'apprennent au même titre que la lecture. Ces activités considérées comme « intellectuelles » par le gros des Haïtiens vivant à New York n'entrent pas dans le cadre des priorités où trône l'immanquable trio de l'existence en mégapolis : métro, boulot, dodo. Ces considérations expliquent, pour une grande part, la faible diffusion du livre haïtien en milieu new yorkais.

De plus, la génération instruite en Haïti avant d'émigrer et qui conserve des habitudes de lecture se fait vieille. Ou encore, découragée, elle a perdu tout intérêt dans l'approfondissement des questions haïtiennes. Alors que les revues françaises et pas des meilleures, comme : *Paris-Match*, *Nous Deux*, *Confidences*, *Intimité*, que nos jeunes filles et femmes s'arrachent, se vendent très bien, les publications haïtiennes ne sont jamais parvenues à s'imposer. À l'exception, bien entendu, de l'hebdomadaire *Haïti Observateur* considéré comme « le journal de la communauté haïtienne » qui tire à près de 30 000 exemplaires.

Ajouter à ceci que beaucoup de jeunes Haïtiens d'ici ne lisent plus ou n'ont jamais appris à lire le français. Parlant anglais et créole, des auteurs et des groupes politiques ont pensé qu'ils auraient plus de succès en utilisant la langue nationale dans leurs écrits. Encore que ce développement soit

assez récent, les espoirs semblent dépasser de beaucoup la réalité des faits. Le combat pour l'acceptation du créole est loin d'être gagné. Des travaux sérieux se publient en créole. La revue *Sèl* animée par les *Haitian Fathers* (Brooklyn, N.Y.) se recommande par la qualité de ses articles, sa présentation impeccable, sa maîtrise du créole, la rigueur de ses analyses. Mais il se trouve que les mêmes lecteurs — j'ose les appeler les professionnels — traquent l'information sur Haïti en français, en anglais, en espagnol et en créole. *Sèl* tire à 2 000 exemplaires dans une ville où vivent plus de 200 000 créolophones...

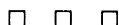
Pourtant, le livre haïtien est disponible à New York plus que partout ailleurs dans la diaspora. Dans chacun des « boroughs » de Manhattan, Brooklyn et Queens, il existe un magasin où le livre haïtien est offert au public (voir liste en annexe). Les bibliothèques publiques comme la branche principale de la *New York Public Library* (NYPL), le *Schomburg Center for Black Culture* et le *Research Institute for the Study of Man* (RISM) possèdent des collections impressionnantes de livres haïtiens (voir adresses en annexe). Les branches principales de la *Brooklyn Public Library* et de la *Queens Borough Public Library* ont acquis un embryon de bibliothèque haïtienne. Là, aussi, une espèce de loi de l'offre et de la demande pourrait jouer. Si les contribuables haïtiens ou leurs enfants habitant les quartiers desservis par ces bibliothèques publiques financées par la municipalité exerçaient un minimum de pression sur les directions de ces institutions, elles se verraient obligées d'augmenter le nombre de livres haïtiens dont elles disposent.

Les milieux intellectuels haïtiens d'Europe surtout de France et de Belgique s'approvisionnent à *L'Harmattan* et à *Présence Africaine* qui fonctionnent aussi comme librairies. La librairie *Les Alizés* (voir adresse en annexe) se prépare aussi à distribuer le livre haïtien à Paris.

Les lecteurs haïtiens, les chercheurs de la Caraïbe (Bahamas, Puerto-Rico, République Dominicaine) et d'Amérique latine s'adressent au *Haitian Book Centre* (adresse en annexe) qui sert aussi l'Europe, le Canada et les autres villes des États-Unis où il n'existe pas de librairies vendant le livre haïtien.

Nos 300 000 compatriotes vivant en République Dominicaine, les 40 000 vivant aux Bahamas, les 12 000 vivant en

Floride ne sont pas encore en mesure d'avoir un impact sur la situation du livre haïtien en diaspora. Les descendants des Haïtiens de l'Orient cubain, tous alphabétisés, profitent des quelques traductions d'œuvres haïtiennes majeures disponibles en espagnol.



À l'issue de ce bref tour d'horizon de la situation du livre haïtien en diaspora, sans afficher un optimisme exagéré, l'observateur sérieux ne craindra pas de prédire une amélioration sensible de cette situation. Tout d'abord, quel que soit le pays d'accueil ou la langue envisagée, les nouvelles générations, filles et fils d'émigrés haïtiens, ne manqueront pas de chercher et de trouver une solution à leur soif de connaissances sur leur seconde patrie qui pour beaucoup demeurera le pays dont la culture les aura le plus profondément marqués : Haïti.

Le rayonnement international de nos écrivains et intellectuels, la crise haïtienne qui s'éternise, les traductions de plus en plus nombreuses d'œuvres haïtiennes majeures, l'irruption des peuples du Tiers-Monde sur la scène politique internationale, tous ces facteurs contribuent à une plus grande diffusion des écrits haïtiens de valeur. Je crois que la diaspora haïtienne est prête à assumer ses responsabilités dans la production intellectuelle et matérielle de ces écrits.

Haitian Book Centre

Notes

- ¹ Il s'agit ici d'émigration consciente et non de transferts de larges groupes de paysans employés comme « braceros » dans les plantations de canne à Cuba et en République Dominicaine à partir des années 20.
- ² Jacques Roumain, *Œuvres choisies*, Moscou, Éditions du Progrès, 1964, 289p. Notes par Tatiana Pétrouva : pp. 277-289.
- ³ Antoine-G. Petit, *Richesse lexicale d'un roman haïtien* : « *Gouverneurs de la rosée* », Montréal, Presses Solidaires, Inc., 1978, 32p.

Bibliographie

Anglade, Georges. *Mon Pays d'Haïti*. Montréal/Port-au-Prince, Presses de l'Université du Québec, 1977.

Phelps, Anthony. *Mon pays que voici*. Paris, P.J. Oswald, 1968.

Dejean, Paul. *Les Haïtiens au Québec*. Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1978.

ANNEXE

TABLEAU I *

	Haïti	Diaspora
Politique	0	10
Histoire	6	0
Sociologie	1	6
Médecine	4	1
Linguistique	1	4
Poésie	13**	3
Roman	12**	2
Théâtre	5	1
Critique littéraire	7	7
Total	49**	34

* Consulter : Manigat, Max : *Haitiana 1971-1975. Bibliographie haïtienne*. Montréal, Collectif Paroles, 1980, pp. 41-51.

Des 118 titres recensés en 1975, 10 ont été consacrés à la politique (diaspora 10 contre Haïti 0), 13 aux sciences sociales (diaspora 6 contre Haïti 7), 50 à la littérature dont 12 réimpressions (Haïti 37 contre diaspora 13). Cela montre la persistance de la tendance générale observée de tous temps en Haïti. La floraison des genres « non compromettants » comme la littérature et l'histoire plus particulièrement celle des 18^e et 19^e siècles. La diaspora est plus « politique ».

** Dont 12 réimpressions d'auteurs des 19^e siècle et début du 20^e.

TABLEAU II

Comparaison de prix de livres brochés

Titre	Lieu d'édition	Prix
1. Gouverneurs de la rosée (Roumain)	Paris	28,90 FF *
1. Masters of the Dew (Roumain)	New York	\$2.50
2. Le Vodou haïtien (Métraux)	Paris	25,00 FF
2. Haitian Voodoo (Métraux)	New York	\$6.95
3. Les Jacobins noirs (James)	Paris	introuvable
3. The Black Jacobins (James)	New York	\$3.95
4. Le Mât de cocagne (Dépestre)	Paris	40,10 FF
4. El palo ensebado (Dépestre)	Sto. Domingo	\$4.00

* Au taux de 4,30 FF pour \$1.00 américain.

ADRESSES**1. Bibliothèques :**

Bureau de la Communauté
Chrétienne des Haïtiens de
Montréal
6970 rue Marquette
Montréal, Québec

Mouvement Fraternité
Haïti-Québec
1592 avenue de l'Église
Montréal, Québec

The New York Public Library
(Main Branch)
Fifth Avenue at 42 Street
N.Y.C.

The Schomburg Center for
Black Culture (NYPL)
Lenox Avenue at 135 Street
Harlem, NY

Research Institute for the Study
of Man
162 E 78 Street
N.Y.C.

Brooklyn Public Library
109 Montgomery Street
Brooklyn, NY

Queens Borough Public Library
89-11 Merrick Boulevard
Jamaica, NY

2. Éditions :

Collectif Paroles
C.P. 263, Succ. La Salle
La Salle, Québec

Les Éditions Leméac, Inc.
371 ouest avenue Laurier
Montréal, Québec

Éditions Naaman
C.P. 697
Sherbrooke, Québec

Nouvelle Optique
B.P. 1824, Succ. B
Montréal, Québec

Presses de l'Université de
Montréal
C.P. 6128, Succ. A
Montréal, Québec

Presses de l'Université du
Québec
C.P. 250, Sillery
Québec — G1T 2R1

Éditions Désormeaux
3, rue du Maréchal-Galliéni
92600 Fort-de-France, Martinique
[et] 23, rue des Cendriers
Paris XX^e

Éditions Caribéennes
6, rue des Fossés-Saint-Marcel
75006 Paris, France

Éditions Karthala
2224, boul. Arago
75013 Paris, France

L'Harmattan
18, rue des Quatre-Vents
75006 Paris, France

Présence Africaine
25 bis, rue des Écoles
75005 Paris, France

Nouvelles Éditions Africaines
B.P. 260
Dakar, Sénégal

3. Librairies et distribution :

Agence du livre français
1249 Bernard Ouest
Montréal, Québec

Librairie Renaud-Bray
554 Ste-Catherine Est
Montréal, Québec

Luna Agency
4616 Papineau
Montréal, Québec

L'Harmattan
(voir plus haut)

Présence Africaine
(voir plus haut)

Librairie Les Alizés
16, rue des Écoles
75005 Paris, France

Haitian Corner
495 Amsterdam Avenue
New York, NY 10024`

Jan's Value Center
810 Washington Avenue
Brooklyn, NY 11238

La Petite Boutique
170-08 Hillside Avenue
Jamaica, NY 11435

Haitian Book Centre
P.O. Box 324
E. Elmhurst, NY 11369